

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 12

Artikel: Chez les tout petits
Autor: Hugues, Clovis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210292>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE CONTEUR VAUDOIS

ri ensemble; je me suis fâchée, et c'est alors que nous avons commencé à nous disputer. Chaque fois que je disais à ma fille ce qui me déplaîtait, elle me répondait :

— Vous avez des idées de l'autre monde, maman. »

Moi je reprenais :

— Ce sont les bonnes, ma fille. »

El nous n'en finissions pas. Et puis on mangeait toutes sortes de choses qui ne me revenaient pas, et le jour où j'ai découvert que le lait n'était pas comme celui de nos vaches, je me suis décidée à partir. — A présent, donnez-moi ma clef, Jenny.

— Restez chez nous jusqu'à demain, Salomé.

— Non, non, je veux dormir dans mon lit ! Est-il heureux que je l'iae encore ? Là-bas, j'en avais un si étroit que toutes les nuits je rêvais que j'étais dans mon cercueil... un vilain rêve, pour sûr.

— Et la maison, Salomé, si vous l'aviez trouvée vendue ?

— Oh ! je ne craignais rien, Jeannot ; je savais que du train dont vous faites les choses, vous n'auriez encore trouvé moyen de l'offrir à personne.

— Ça c'est bien vrai, dit Jeannot Leblanc d'un air de parfaite conviction.

Ils l'accompagnèrent dans sa demeure, dont les murs étaient déjà tout tendus de toiles d'araignées, puis ils la laissèrent seule avec une lanterne et s'en retournèrent chez eux, à la clarté des étoiles, en se réjouissant de voir venir le jour, qui leur permettrait d'aller raconter, dans tout le village, l'étonnante nouvelle du retour de Salomé.

Pauvres rochers ! — Un alpiniste enragé raconte ses exploits :

— A ce moment, dit-il, sous une rafale, nous rasions les rochers !...

— Ah ! Eux aussi ?

NOTRA VILLHA LINGUA¹

(AIR : J'aime mieux ma mie, ô gué !)

Brava dzein daô biau canton
Qu'am'an noûtra lingua,
L'ê por vo qu'e ma tsanson;
A quoui me fâ brîngua.
Por ne tsanta qu'ein français
Todzo reveri tot net :
J'amo lo patoï, o gay !
Noûtra villha lingua.
Dé Bernois, dé fédérâo
Dé dzein d'Allemagne,
Ameran pianta tsi no
Leu lingua't tsecagne ;
Fao leur riposta crin, era :
Vouardi pi votrè ia, ia,
Viva lo patoï, o gay !
Noûtra villha lingua.
Lé menistrè daô présein,
Ein tsaqû veladz,
Pridzé coumein dat savein.
Ma lé bin damâdzo
Que nion dè ti elliaô novi
Ne voilhan der' avoué mi :
Viva lo patoï, o gay !
Noûtra villha lingua.
On bau iadz' ein paradis
(Lo bon Diu no baillo)
Reveran elliaô daô pays
Lé z'anchan dè païlo.
Ah ! què gran bin mè fara
De lé z'oura cantqua,
Dein leu villha lingu'o gay !
Dein leu villha lingua.
Eh ! dzouvena daô pays
Te sari bravetta

¹ L'aimable chanson ci-dessus nous est adressée par un de nos abonnés et ami fidèle du patois. Nous l'en remercions vivement.

De subia aô z'éstrandzi
Que contan fleuretta :
Voûtra lingua, voûtr' ardzein
Et voûtra mau... n'ein vu rein,
J'ama lo patoï, ô gay !
J'ama mi ma lingua.
(Ora, de tou lou papei)
Que tsaque senanna
Dein lè tiosquè, lè cafei,
Boutafrou Louzana,
Me muso que lo Conteau
Ein bi la « flna fleu »,
Avoué son patoï, o gay !
Avoué noûtra lingua !

Mars 1914.

J. J.

DE L'EMPLOI DES ADJECTIFS

Tous les lecteurs de journaux auront sans doute été surpris et peut-être peinés, de la quantité d'adjectifs consommés par la presse quotidienne. Prenez par exemple une nécrologie, le compte rendu d'un concert ou d'une quelconque festivité, vous y trouverez, en veux-tu, en voilà, des « distingué », des « remarquable », des « admirable », des « étonnant », des « inimitable », des « éminent », des « éloquent », des « brillant », des « sympathique », des « généreux », des « énergique », des « vaillant », des « courageux », des « hardi » des « harmonieux », des « pétulant », des « vibrant », des « lyrique », des « magistral », des « phénoménal », etc., etc.

Et le bon public absorbe tout cela sans sourciller, comme si c'était des croûtes dorées !

Longtemps, je fus comme le bon public et quand on me parlait d'un pianiste renversant ou d'un poète insondable, je gobais la pilule.

Seulement, à la longue, il m'est venu de la méfiance. Je me suis dit :

— Nous sommes de braves gens, c'est entendu, mais il n'est pas possible que nous soyons tous aussi mirobolants que cela !

Et j'ai couru chez mon ami, le journaliste.

Ah ! non, mais ce qu'il s'est gondolé, mon ami le journaliste, quand je lui eus exposé mes scrupules !

Il riait, il riait !...

Finalement, il m'a dit :

— Fiche-moi le camp, tiens, t'es trop bête !

Le soir même, il m'adressait la lettre que voici :

« Mon cher,

» Pardonne-moi le mouvement de vivacité de tout à l'heure. Pour te prouver que je ne te garde pas rancune, voici un *rude mecum* qui te facilitera désormais la lecture des journaux. J'intitule cela : *L'emploi des adjectifs dans le journalisme contemporain*.

Sympathique : S'emploie à tort et à travers, indistinctement. Ne pas se gêner, car on est toujours plus ou moins sympathique à quelqu'un.

Distingué : Très recommandé pour la sauce des chroniques judiciaires. Le « distingué » défenseur reprend... Le « distingué » représentant de la partie civile proteste avec véhémence... Le « distingué » substitut du procureur-général réclame du-jury un verdict impitoyable... Ça ne coûte que la peine de l'écrire et ça fait plaisir à la magistrature !

Vaillant : S'applique, on n'a jamais su pourquoi, aux fanfares, chorales, orphéons, etc.

Splendide : Se dit en parlant des concerts... auxquels le reporter n'a pas assisté. Le « splendide » concert d'hier soir fera certainement date dans les annales musicales de notre ville... Avec ça, on est au moins sûr de ne pas s'attirer de désagréables rectifications.

Honorabile : S'applique aux gros légumes.

Vertigineux : Se dit en général des pianistes aux muscles très résistants.

Sublime : Très répandu aussi. Le sublime artiste a soulevé dans la salle des tempêtes

d'applaudissements... La voix de la sublime cantatrice a conquis d'emblée l'assistance... Signifie que l'artiste ou la cantatrice ont satisfait à leurs obligations professionnelles, qui consistent à jouer où à chanter convenablement.

Il y en avait ainsi plusieure pages. Et la longue lettre se termine par ces mots :

« Que veux-tu, mon cher, c'est comme cela. Le bon sens s'en va grand train, remplacé par la vaine gloriole. L'« éminent citoyen » est très répandu ; l'« homme » tout court, dans la belle acceptation du vocabile, devient de plus en plus rare.

» Cordialement à toi. »

Et dire qu'il est encore des gens pour lire les journaux !

M.-E. T.

CHEZ LES TOUT PETITS

PARMI les institutions philanthropiques et sociales, très nombreuses, créées un peu partout — et notre pays n'est pas en retard en ce domaine — les *Crêches* sont bien des plus intéressantes. Ne méritent-ils pas, en effet, toute la sympathie et l'appui du public, ces établissements où, durant la journée, les petits, qui ne sont pas encore en âge d'aller à l'école et de qui les parents, appelés à leur tâche quotidienne, ne peuvent s'occuper, trouvent un asile où veille sur eux une sollicitude quasi maternelle ?

Les délicieux vers que voici, de Clovis Hugues plaident éloquemment la cause des *Crêches*, dont la tâche est toujours plus grande et belle et les besoins toujours plus pressants.

Visite à une crèche.

Oh ! les gentils bébés des crèches !

Groupe charmant et querelleur !

Tout le rose duvet des pêches

A neigé sur leur joue en fleur.

Ils sont là, tout joyeux, si drôles,

Avec leurs grands yeux pleins de ciel,

Que l'on croit voir à leurs épaulas

L'aile joueuse d'Ariel.

Doux envoiement d'âmes blanches !

Innocence éclosé en chansons !

On dirait, dans la paix des branches,

Une querelle de pinsons.

Les nouveau-nés, cher petit monde,

Dorment avec un nimbe au front,

La tête adorablement ronde

Dans la fraîcheur du bonnet rond.

L'édredon fin qui les protège !

Les coussins clairs et dentelés

Se creusent en vague de neige

Derrière les coussin potelés.

Le rideau léger se soulève

Autour du berceau frémissant,

Comme si les anges du rêve

Le bâisaient d'un souffle en passant.

La main douce, à moitié close,

Plus frêle-encor qu'un lisseron,

Effleure d'un tremblement rose

Le ventre blanc du biberon.

Ils ont quinze jours, trois semaines,

L'aube à peine leur apparaît.

Pauvres mignonnes fleurs humaines

Que le moindre vent briserait !

Hiver, été, dans la mansarde,

C'est toujours la même saison,

La mère travaille : on les garde :

Ils seraient seuls à la maison !

Cela gambade, caracole,

Pleure en tombant, retombe exprès,

Improvise des ponts d'Arcole,

En franchissant des tabourets,

Vacarme ! bataille ! équipées !

Chacun s'escrime à sa façon.

Quand ils ont tué les poupées,

Le parquet est rouge de son.

Mais, c'est le tour de la clémence,

Tout s'épanouit en gaieté :

Le gazouillement recommence,

Les berceaux dorment à côté.

L'un sourit en mordant son pouce,
L'autre s'attelle à son tambour :
C'est de l'humanité qui pousse
Dans du sommeil et de l'amour.
CLOVIS HUGUES.

MA FEMME

Il y a deux semaines, je vous ai parlé de mon fils. Voulez-vous me permettre, à présent, de vous entretenir aussi quelques instants de ma femme ?

Je vais vous dire un peu ses qualités et ses défauts. Qu'importe, si ces lignes lui tombent sous les yeux. Ma femme ne s'y reconnaîtra qu'en ses qualités.

Ah ! mais, avant, à propos de mon fils, il me faut vous dire que je ne l'ai pas encore envoyé à l'école et que je suis de moins en moins pressé de le faire.

Un de mes amis se désolait, hier encore, de la maladie de sa fillette. Elle a dix ans à peine, et déjà elle est malade, sérieusement malade, par suite du souci constant que lui causent l'école et les devoirs qu'on lui donne à préparer à la maison. Alors qu'après avoir passé presque toute la journée en classe — de 8 heures du matin à midi et de 2 à 4 heures — il lui serait bon, il lui serait salutaire de pouvoir se livrer, librement, en plein air, ou en chambre si le temps est mauvais, aux jeux naturels de son âge, elle est obligée de pâlir encore, la soirée durant, sur des livres ou des cahiers. Puis, là-dessus, de s'aller coucher la tête lourde de choses qu'elle ne comprend pas et d'inquiétudes qui troubleront son sommeil d'enfant. C'est un sacrilège !

Et puis, ils dormiront. — Alors, épars dans l'ombre, Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombré, Qui naît aux premiers bruits du jour à son déclin, Voyant de loin leur souffle et leurs bouches ver-

[meille] Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin ! Oh ! sommet du berceau, etc.

Songeait-il, Victor Hugo, lorsqu'il écrivit ces vers harmonieux, aux angoisses que donne à ces chers petits la perspective de l'école et des interrogations du lendemain ? Assurément pas.

Or vous saurez que la santé de mon fils, sa gaîté, sa tranquillité me sont plus chères, mille fois, que toute la science, en grande partie inutile, dont on prétend gaver son jeune esprit.

Ah ! j'en ai connu, et plus d'un, de ces forts en thème, de ces phénomènes, couverts de diplômes et de lauriers, qui, une fois dans l'arène de la vie, abandonnés à leurs seules ressources, n'ont, avec toute leur science, pas su seulement gagner leur pain de chaque jour.

Oh ! mais, ma femme attend. Excusez ! je bavarde.

Ma femme, je l'adore. Je vous l'ai dit. Elle le mérite de tout point. D'abord, elle n'est point mal de sa personne, du moins, elle me paraît ainsi. Cela suffit, n'est-ce pas ? Elle est d'humeur assez égale ; or, en cela, pour une femme, « assez », c'est déjà beaucoup. Elle a pour moi mille attentions charmantes, mille soins dévoués auxquels je suis très sensible. Elle a de l'ordre, un grand souci de la propreté et de la bonne tenue de sa maison. Elle est économique, sans parcimonie. Elle n'a pas, oh ! quelle veine, la touche des conférences. Elle n'en est pas plus sotte, au contraire. Sans connaissances spéciales, mais par le seul bénéfice de son intelligence native, elle soutient très bien une conversation qui même sort un peu du cercle de ses idées.

C'est tout ce qu'il me faut ; elle est très bien ainsi. Plus savante, plus intellectuelle, elle risquerait fort d'être ennuyeuse et de négliger sottement certains détails du ménage où il me serait impossible de la suppléer.

Maintenant, ma femme a bien quelques petits travers. Qui n'en a pas ?

Elle casse beaucoup, ma femme ; oh ! beaucoup. Elle veillera à ne rien laisser perdre et, par esprit d'économie bien entendue, à tirer parti de tout ; mais, par sa brusquerie, elle m'a déjà mis en miettes deux services à thé et deux déjeuners. Il n'y a plus rien de complet chez moi. Quant aux verres... oh ! les verres brisés, c'est incalculable. Mon marchand de vaisselle, reconnaissant, m'accorde le « prix de gros ». Ah ! si j'étais en porcelaine ! ... J'en frémis !

Ma femme n'est point bavarde ; non, certes. Seulement, quand elle va faire ses emplettes elle a la malchance de rencontrer toujours à une foule de connaissances, plus loquaces qu'elle, apparemment, et qui ont le don de la retenir. Si bien qu'elle me fait manger parfois du rôti par trop... saignant. Et ce n'est point pourtant que les histoires qu'on lui a contées soient très sensationnelles : elle ne sait même pas me les répéter. Oh ! j'aime bien mieux ça, par exemple.

Ma femme a sur certains points, touchant la physique... domestique, si je puis ainsi dire, des théories qui bouleversent toutes celles qu'ont mûrement-établies les savants, après des siècles de constatations et d'expériences. Et il est absolument inutile de la dissuader. L'évidence même ne la convainc pas.

« Oh ! naturellement — réplique-t-elle, avec une moue dédaigneuse, lorsqu'elle est à bout d'arguments, ce qui ne tarde guère — les hommes, ils savent tout ! tout ! »

Je me garde bien alors de la contredire, et pour cause.

Mais à part cela — car ce sont bagatelles — ma femme, je le répète, est adorable. Je la trouve telle et ne me fais point faute de le lui témoigner de toutes façons et à tout propos. Elle m'en est reconnaissante, je le sais, et ne manque jamais une occasion de déclarer qu'elle est la plus heureuse des femmes.

Soyez sûr que je lui rends la pareille ; en toute justice, croyez-le bien.

Si vraiment l'amour est aveugle, comme on le prétend, il faut reconnaître qu'en ce qui me concerne il a témoigné d'une clairvoyance dont je lui sais sincèrement gré.

Et vivent ma femme et mon fils !

X.

Le Théâtre à l'Exposition nationale.

Le commission du théâtre du *Heimatschutz* travaille activement à la préparation d'un programme théâtral de choix et elle a pu y inscrire jusqu'à présent 15 pièces petites et grandes d'auteurs suisses allemands, romands, tessinois, romanches, ainsi que le vieux *Tellenspiel*.

L'après-midi, Guignol et ses marionnettes amuseront les enfants et le soir, ils se chargeront de faire rire les vieux avec leurs parodies et satyres des temps passés et nouveaux. Des artistes sont à l'ouvrage, brossent des décors et élaboreront des projets de costumes. Ils se chargeront, avec la direction du théâtre, de la mise en scène des pièces. Un certain nombre de sociétés dramatiques de toutes les parties du pays, des étudiants, des chanteurs, des musiciens exécuteront les programmes des soirées théâtrales et familiaires.

Comme les rôles de quelques pièces sont encore à distribuer, les sociétés qui seraient disposées à mettre une de ces œuvres à l'étude sont priées de s'annoncer auprès du président de la commission du théâtre, M. le Dr Röthlisberger, Dalmazi, Berne.

Ce qui sauve. — On parle de maladies.

— Par ce temps, rien de surprenant, n'est-ce pas ?

— Moi, disait un brave campagnard, quand je suis malade, ce qui me sauve, c'est que je reste toujours un bouc en train.

GLANURES**Moralité.**

Aimez-vous, disaient les apôtres. Il n'est rien sans la charité. En quels temps vit-on comme aux nôtres. Ce précepte aussi respecté. Aujourd'hui notre humanité S'étend jusqu'aux femmes des autres.

Masson de MORVILLIERS (1740-1789).

* * *

Epigramme.

Qui ne ritrait de la folie
De ce moderne Bourvalais¹,
Il se fait bâtrir un palais
Quand il lui faut une écurie.

Masson de MORVILLIERS.

* * *

Epitaphe d'un buveur.

Ci-gît, dont tout l'emploi jusqu'au dernier soupir
Fut d'aller à la cave, et puis d'en revenir.
(Communiqués par PIERRE D'ANTAN).

¹ Bourvalais, riche financier de la seconde moitié du XVII^e siècle, fit une fortune énorme aux dépens de l'Etat, et fut condamné sous la Régence.

Recette.

Crampes. — Les crampes résultent souvent d'une fausse position ou d'une fatigue exceptionnelle. Il en est d'autres qui sont dues soit à la compression, à la commotion, à la piqûre, à la contusion des nerfs, soit à des maladies nerveuses ou au choléra ; nous les mentionnons seulement, parce que ces cas réclament les soins d'un médecin. On peut faire cesser à l'instant les crampes qui tiennent à ce qu'on a forcé un muscle, en étendant le membre qui est atteint. On réussit encore en serrant fortement la partie duree avec un lien tel qu'une cravate, un mouchoir.

Si l'on était pris d'une crampe au mollet pendant la nuit, il faudrait sortir du lit, appuyer son pied sur le sol et étendre fortement la jambe. Il faut se presser d'agir, parce que, si l'on attend, la douleur devient terrible et peut causer une syncope. Quelques personnes sujettes aux crampes, la nuit, s'en préservent en dormant avec des jarretières.

Les individus qui sont sujets à des crampes du mollet ne doivent pas se livrer à l'exercice de la natation.

Rapiat fils. — Le petit Rapiat porte sur le nez d'énormes lunettes.

Une amie demande à sa mère :

— Tiens, votre enfant a donc mauvaise vue ?

— Non, il a une vue excellente.

— Alors, pourquoi ces lunettes ?

— Elles appartenaiient à son pauvre père. Alors, n'est-ce pas, c'eût été dommage de les laisser perdre.

Grand Théâtre. — Semaine de clôture de la saison de comédie :

Dimanche 22, en matinée : *Le Voyage de M. Perrichon et Bohemos*. — En soirée : *La Passerelle* et *Le Voyage de M. Perrichon*.

Mardi 24, 6^e et dernière soirée populaire : *Le Procureur Hallers*.

Jeudi 26, adieux de la troupe de comédie : Pour la 1^{re} fois, *Le Veau d'or*, 3 actes de Lucien Gleizé.

Vendredi 27, tournée Dufrenne : *Tartarin sur les Alpes*.

Dimanche 2, clôture de la saison, en matinée : *Le Million*, 5 actes. — Soirée : *Le Veau d'or* et *Le Million*.

* * *

Kursaal. — *Pan !... Germanisme !* est reparti jeudi pour une longue série encore.

Les scènes nouvelles de l'athlète complet; de la grève du lait; les couplets nouveaux, les danses nouvelles des girls; la danse nouvelle de May-Blossom, si pleine de chic et de grâce; les costumes nouveaux, le décor nouveau, tout cela n'a pas peu contribué à relancer *Pan !... Germanisme !* pour de longs jours.

Draps de Berne et milaines magnifiques. Toilerie et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressez-vous à Walther Gygax, fabricant à Bleienbach.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.